

CHANTANTE A VERMEILLE.

Je crois que tu perds la tête, ma chère amie; tu es vraiment folle de me faire des lamentations à n'en plus finir, et pourquoi? parce que mademoiselle Julie Gouraud s'amuse à intercepter nos lettres. En vérité, le beau malheur! Que mademoiselle Julie Gouraud y trouve son compte, cela va sans dire; mais nous y trouvons le nôtre aussi. Diable! n'est-ce donc rien que de voir imprimer nos lettres? que de les voir lues, relues et commentées par toute les jeunes filles qui lisent le *Journal des Jeunes personnes*? Sommes-nous si bêtes que ce que nous écrivons ne soit pas digne de voir le jour? Comment! tu es à Paris, toi, Vermeille, au centre des arts, des plaisirs, lancée dans le tourbillon de la civilisation la plus raffinée; moi, Chantante, je voyage, je vais de Marseille à Perpignan, de Perpignan à Madrid, de Madrid à Florence; et tu crois que ce que nous avons à nous raconter ne vaut pas cent fois tout ce qui se dit et se publie dans toutes les feuilles! Désabuse-toi, ma chère, et conviens que tu es d'une modestie impatiente. Tiens! cela m'irrite. Moi, je ne suis point du tout modeste. Je me crois l'égale de tous les bavards et de toutes les bavardes qui font de la prose dans les journaux. Je suis loin de vouloir dire par là que je prétends avoir le moindre talent. Au surplus, je n'y tiens pas. Je tiens à te raconter ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu. Et si ce que j'écris pour toi seule est lu par dix mille personnes, j'ai dix mille fois plus de plaisir à l'écrire. Voilà comment je suis. Si mon mauvais style, mes fautes d'orthographe, mes phrases boiteuses et entortillées sont corrigées et redressées par une main habile et discrète, ma foi! tant mieux. En un mot, je veux réhabiliter les poupées que l'on a trop longtemps considérées comme des êtres nuls, sans conséquence, bons tout au plus à amuser les enfants. Je prétends au contraire que les poupées ont autant d'esprit et de sens et souvent plus de finesse d'observation que les grandes personnes. Peu s'en est fallu que nous les ayons vues (je parle des poupées) couronnées par l'Académie française. Dans vingt ans, elles y entreront; dans vingt autres années, le suffrage universel s'étendra jusqu'à elles, et le monde littéraire et le monde politique n'en iront pas plus mal. Je suis furieuse, mais là, tout de bon, de ce que la crainte de voir notre correspondance surprise par un auteur de notre sexe à qui nous devons, après tout, la considération dont nous jouissons aujourd'hui, t'ait imposé ce silence ridicule que tu gardes avec moi depuis le mois de février; mais, rassure-toi, si tu t'es obstinée à me laisser ignorer le mouvement de la saison musicale parisienne, d'autres ont pris soin de me tenir parfaitement au courant. Petit papa est abonné aux principaux journaux de Paris, *le Ménestrel*, *la Gazette musicale*, et il ne laisse échapper aucun feuilleton des grands journaux, du *Journal des Débats*, du *Moniteur*, de *la France*, du *Constitutionnel*, du *Pays*, du *Nord*, etc., en sorte que je sais positivement à quoi m'en tenir. Je sais les succès de Maurin, le grand violoniste, et de madame Massart, la grande pianiste; aux concerts du Conservatoire, l'un dans le concerto en *mi mineur* de Mendelsson [Mendelssohn], pour violon, l'autre dans le concert-stuck [Concert-Stück] de Weber. Du reste, rien de nouveau dans le répertoire de la société des concerts; c'est toujours Haydn, Mozart, Beethoven, Weber, Mendelssohn, qui prend chaque jour plus de faveur.

Aux concerts populaires de Padeloup, Piatti, le grand violoncelliste, les grands violonistes Vieuxtemps, Sivori, les grands pianistes Jael et Diémer ont fait merveilles.

Le goût de la grande musique instrumentale s'étend toujours davantage, comme le prouvent les deux concerts de *Musique classique* dirigés par M. Deloffre au Cirque de l'Impératrice. Madame Viguiier, mademoiselle Caroline Remaury et Théodore Ritter ont successivement prêté leur concours aux séances de Maurin, Chevillard, Viguiier et Sabatier, pour le grand quatuor de Beethoven.

Camille Saint-Saëns est en train de faire connaître les concertos pour piano de Mozart dans des séances où il mêle habilement l'ancien et le moderne, où Schumann coudoie Sébastien Bach, et où il se glisse furtivement lui-même entre Schubert et Weber.

// 217 // De son côté, Théodore Ritter annonce trois séances consacrées aux concertos pour piano de Beethoven. L'orchestre sera dirigé par M. Ch. Lamoureux. Diémer enchante les habitués des quatuors classiques de Franchomme, Alard, Whit et Casimir Ney.

Lubeik et madame Massart alternent aux quatuors d'Armingaud, Jacquart, Lalo et Mas.

Parmi les artistes étrangers, Schuloff est venu électriser un brillant auditoire dans la salle Pleyel. Il était entouré sur l'estrade de la phalange de tous les artistes de Paris, hommes et femmes, et ceux-ci n'étaient pas les moins enthousiastes.

Lemmens, le grand organiste belge, est venu donner deux séances dans les ateliers de Cavaillé-Coll. Il a joué plusieurs morceaux de son *organiste catholique*, des chefs-d'œuvre! Il a excité la plus vive admiration chez Rossini, chez Meyerbeer, chez Ambroise Thomas.

Comptons encore M. et madame Langhans, un violoniste et une pianiste remarquables, grands partisans de Schumann, de Wagner même, ce qui n'empêche pas M. Langhans d'écrire et d'écrire fort bien de vraie musique classique; — et ce modeste Polonais, M. Sokolowski, un guitariste de première force, qui trouve le moyen de nous étonner, de nous charmer sur le plus borné et le plus monotone des instruments. — A propos d'artistes étrangers, on nous a parlé d'une certaine cantatrice napolitaine, qui s'est fait remarquer à la salle Herz autant par la force de sa voix que par la légèreté de son costume; sans les tresses élégantes qui assujettissaient ses cheveux, sans les fleurs qui s'y jouaient, on aurait pu dire qu'elle s'était présentée.... dans le simple appareil d'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil: pour tout dire en un mot, elle était entièrement décolletée. A ce sujet, j'ai entendu dire que les cantatrices à qui l'on pouvait le plus reprocher ce défaut de goût dans leur toilette, étaient celles qui avaient le plus de penchant à crier. Celle-ci criait, à ce qu'il paraît, comme si on l'eût écorchée. Néanmoins elle a été très applaudie.

Tu vois, ma chère, que je suis aussi au courant que tu peux l'être toi-même de la saison musicale de Paris. Je te citerai même les œuvres de musique de chambre qui y ont obtenu le plus grand succès. Je mentionnerai d'abord le trio en *sol* mineur de M. B. Damcke, conception vraiment belle et digne d'un maître chez qui le plus profond savoir s'unit à l'inspiration la plus poétique. Je t'étonnerai bien en te nommant les personnes chez lesquelles cette œuvre a été exécutée: d'abord chez M. Ch. Lebouc, qui a donné des matinées dans son local de la rue Vivienne; ensuite, chez mademoiselle Rémaury, ensuite chez l'auteur, avec MM. Chainé et Servais; ensuite chez M. Mocker, enfin une dernière fois chez M. Marmontel. Là, ce trio a été joué en perfection par trois jeunes filles, M^{lle} L. Loulé qui tenait le piano, M^{lle} Castellan qui jouait le violon, et M^{lle} H. de Katow qui jouait le violoncelle.

La deuxième œuvre est également un trio fort remarquable de M. de Staumer, le maître de chapelle des archiduchesses Charlotte et Marie de R.-C.-M. de la G. Je ne puis te faire connaître autrement que par leurs initiales les noms des deux princesses, attendu qu'elles désirent garder l'incognito. Ce trio en *ré* mineur a été exécuté dans les matinées de M. Lebouc, chez M. et M^{me} Viguié, et enfin chez M^{lle} Roubier, par Planté, Corblain et M. le comte de P. C'est de la musique allemande par la science, mais pleine de vivacité, de mélodie et de charme.

Nous arrivons de Madrid. Nous sommes dans une petite ville de Provence. La mère de ma petite maman y trouve un climat agréable. Je récite des strophes de Mistral et nous chantons des mélodies de Gounod. La prononciation espagnole m'aide pour le provençal.

Tu penses bien que mon goût pour le chant s'est développé et perfectionné pendant notre séjour à Madrid. J'y ai entendu M^{lle} Patti et M^{lle} de La Grange. Laisse-moi te raconter une assez singulière aventure qui m'est arrivée à une représentation de M^{lle} Patti. Nous étions au rez-de-chaussée dans une loge d'avant-scène, et petite maman n'avait pas voulu se séparer de moi. On devait donner *le Barbier de Séville* [*Il Barbiere di Siviglia*]. La toile était encore baissée; petite maman m'avait posée sur le devant de la loge, lorsque un petit cri part derrière la toile, puis on entend éclater un trille. En ce moment, M^{lle} Patti, costumée en Rosine, venait d'appliquer l'œil sur la petite lucarne pratiquée dans la toile pour que les acteurs puissent regarder ce qui se passe dans la salle. M^{lle} Patti m'avait aperçue, et elle avait témoigné sa surprise et peut-être sa joie au moyen de ce cri et de ce trille.

Quelques instants après, l'ouvreuse entra dans notre loge et nous dit que mademoiselle Patti demandait à voir petite maman et sa // 218 // poupée. Petit papa nous conduisit sur le théâtre par un petit escalier étroit; nous trouvâmes mademoiselle Patti dans le foyer des artistes; elle nous fit entrer dans sa loge et elle nous combla de caresses et de bonbons, petite maman et moi. On lui dit que je me nommais *Chantante*. Ce nom la mit d'une gaîté folle. Elle m'appelait sa camarade, elle me lançait des roulades, des gammes, des trilles, des fusées, tout en m'embrassant. Comme c'était

la veille de son départ, je n'ai pu la revoir. Mais elle nous a donné rendez-vous à Paris, l'automne prochain.

Pour madame de La Grange, j'ai passé une soirée avec elle. C'est vraiment une artiste grande dame. Que de choses je lui ai entendu raconter de ses débuts, de ses triomphes, à Vienne, Berlin, Saint-Pétersbourg, aux Etats-Unis: et comme quoi Lablache, qui a été un père pour elle, lui apprit à bien tomber, dans *Otello*, au moment de *Se il padre m'abandonna*; et comme quoi, un jour, dans *Semiramide*, le public étant en proie à un enthousiasme frénétique, et Lablache ne lui disant mot, elle s'approcha de lui en lui disant: *Mais, papa Lablache, dites-moi donc une parole*, lorsqu'elle aperçut deux grosses larmes dans ses yeux. Cet excellent Lablache! il était religieux. Tu ne croirais pas qu'il n'est jamais entré en scène sans faire un signe de croix et sans se recommander à la Vierge et aux saints. Ses camarades respectaient en lui cette habitude. Le jour que madame de La Grange joua pour la première fois dans *le Barbier* [*Il Barbieri*], elle aperçut du haut du balcon de Rosine Lablache-Bartolo faisant son signe de la croix. Un moment après Lablache en fit un second. Rentrée dans la coulisse: *Vous avez donc fait deux signes de croix aujourd'hui?* — *Oui, mon enfant*, lui répondit Lablache, *un pour moi et un pour toi*.

Voilà mes histoires d'aujourd'hui, Vermeille. Je n'en dirai pas davantage, et comme je suis très-courroucée contre toi, je ne te dirai rien de ce qui peut t'intéresser, des toilettes de ces dames et de leurs peintures. Si tu veux que nous soyons toujours bonnes amies, commence par te réconcilier avec la directrice du *Journal des Jeunes personnes*.

Adiousias,

CHANTANTE.

Pour copie conforme,

J. D'ORTIGUE.

JOURNAL DES JEUNES PERSONNES, mai 1864, pp. 216–218.

Journal Title: JOURNAL DES JEUNES PERSONNES
Journal Subtitle: None
Day of Week:
Calendar Date: MAI 1864
Printed Date Correct: Yes
Volume Number: 7
Year: 32^e ANNÉE
Pagination: 216 à 218
Title of Article: CORRESPONDANCE MUSICALE DE DEUX
POUPÉES
Subtitle of Article:
Signature: CHANTANTE.
Pseudonym:
Author: Attribué à Joseph d'Ortigue
Layout: Internal main text
Cross-reference: Voir le *Journal des Jeunes Personnes*, février 1864,
pp. 118–119.